

N^{os} 235-236

JUILLET-DÉCEMBRE 1995

REVUE
DE
LINGUISTIQUE ROMANE

PUBLIÉE PAR LA
SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE ROMANE
AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

Razze latine non esistono: esiste *la latinità*

Tome 59



STRASBOURG
1995

EXTRAIT

HISTOIRE DES LANGUES ROMANES
MANUEL INTERNATIONAL D'HISTOIRE
LINGUISTIQUE DE LA ROMANIA

Édité par Gerhard ERNST (Ratisbonne) - Martin-Dietrich GLESSGEN (Iéna) - Christian SCHMITT (Bonn) - Wolfgang SCHWEICKARD (Iéna), chez Walter de Gruyter, Berlin - New York.

CONCEPTION DU MANUEL

Depuis ses débuts la linguistique a beaucoup varié dans sa prise en compte du fait historique. Dans un passé récent, l'histoire des langues a été reléguée au second plan par des tendances linguistiques structuralistes, anhistoriques et axées sur le présent; la romanistique, c'est-à-dire l'étude scientifique des langues romanes n'y a pas échappé. Certes, le fait que les langues naturelles soient étroitement liées à leur époque n'a pas été remis en question; mais la description systématique d'une structure – de préférence sans tenir compte des «facteurs perturbateurs» émanant de l'homme – est difficilement compatible avec la prise en considération de la dimension historique. L'intégration, notamment par la sociolinguistique, du facteur humain dans son rapport de dépendance à la société – elle-même soumise au temps – a remis en évidence l'historicité de la langue ou des langues. On peut donc à juste titre parler d'une renaissance des études sur l'histoire des langues depuis presque un quart de siècle.

A partir du XIX^e siècle au moins, la romanistique a obtenu des résultats de recherche nombreux et souvent remarquables dans le domaine de la linguistique historique et a ainsi souvent servi de modèle à l'étude d'autres langues. Grâce à une documentation écrite de près de 3000 ans – si l'on inclut le latin, langue-source – la linguistique romane, comparée aux linguistiques et philologies appliquées à d'autres langues, est une discipline privilégiée qui dispose de références lui permettant de traiter presque toutes les questions relatives à l'histoire des langues, et ce faisant de développer des méthodes et de vérifier des thèses en renonçant largement à la pure spéculation car elle peut s'appuyer sur une très riche documentation.

Cette situation particulière de la romanistique a eu pour effet que la conception anhistorique y a malgré tout été moins importante que dans la recherche sur d'autres langues. Elle a permis aussi la production d'un grand nombre de descriptions consacrées à l'histoire d'une seule langue romane étudiée isolément. Quelles raisons pourrions-nous donc avoir – compte tenu en

outre de la publication en cours du «Dictionnaire encyclopédique de linguistique romane» (LRL) – pour publier une histoire des langues romanes dans la série des «Manuels de linguistique et des sciences de communication» (HSK, Handbücher zur Sprach- und Kommunikationswissenschaft). Après la Seconde Guerre mondiale, la linguistique et, avec elle, la romanistique, ont fait l'objet d'une importante diversification des centres d'intérêts et des méthodes de recherche, diversification qui devient évidente au regard de la multitude de titres parus dans la série HSK. De cette diversification, elle-même multipliée par le nombre des langues romanes, résulte une extension du domaine potentiel de la recherche qu'aucun chercheur ne peut couvrir même approximativement. Ceci a souvent conduit à limiter les recherches individuelles à une seule langue, limitation qui ici et là est considérée comme une spécialisation accrue. Mais on accepte ainsi de perdre un aspect dont l'examen convient justement mieux à la romanistique qu'à toute autre discipline: compte tenu de l'origine (latine) commune – langue connue ou tout au moins susceptible d'être étudiée –, il est ici possible, comme dans un laboratoire, d'observer et d'analyser les divergences, mais aussi les convergences de l'évolution de la langue en fonction des données sociohistoriques. De ce point de vue, la romanistique, notamment dans les recherches historiques, est plus que la somme de la linguistique des langues romanes particulières.

Ceci ne pourra être mis en évidence dans tous les articles de ce manuel, qui se propose de couvrir un très grand nombre de domaines de la recherche historique consacrée aux langues romanes. Les éditeurs espèrent toutefois que la suite d'articles thématiquement parallèles, structurés si possible de façon identique et consacrés aux différentes langues romanes, permettra un accroissement de nos connaissances par le biais de la comparaison, tout comme les nombreux articles qui étudieront l'ensemble des langues romanes, ou au moins une partie d'entre elles, sous un aspect particulier.

Au cours des dernières décennies, les linguistes ont pris l'habitude de ne plus considérer les différentes langues historiques comme des systèmes à structure unidimensionnelle mais comme des continuums variant en fonction de l'espace géographique et social comme de la situation de parole ou d'écriture. Si, dans ces conditions, il est souvent question d'articulation diatopique, diastratique ou diaphasique (diasituative) c'est qu'on articule un continuum en unités discrètes. C'est une nécessité (ou peut-être seulement une convention) au niveau de la description mais elle ne peut masquer le fait qu'une langue fonctionnelle homogène ou une variété fonctionnelle n'est jamais qu'une fiction utilisée par les linguistes à des fins pratiques de description – abstraction faite éventuellement des terminologies scientifiques ou des langues artificielles. En conséquence de quoi de nombreux linguistes (et parmi eux des romanistes) tiennent compte, dans le cadre de la linguistique des variétés, de l'exigence du changement de paradigme qui en résulte et qui consiste à structurer la langue en continuums variationnels. L'objectif visé par les éditeurs est une verticalisation de la linguistique des variétés: on donnera donc une dimension dia-

chronique aux continuums variationnels. Pour la dimension diachronique également, il est recommandé de donner la préférence à la conception du continuum; toutefois, des raisons pratiques de description peuvent mener à des périodisations qui s'orientent sur des groupes d'isoglosses diachroniques – d'origine souvent extralinguistique.

La notion de continuum variationnel est également très utile pour essayer de répondre à une question qui constitue un véritable nœud gordien pour les romanistes depuis les débuts de leur discipline – et aujourd'hui encore plus qu'au XIX^e siècle: combien de langues doit-on décrire dans un «Manuel d'histoire des langues romanes»? Les variétés de langues reflètent les divers systèmes de signes dont le but est de permettre la communication au sein d'une société. De telles variétés ont une portée fonctionnelle et géographique différente selon les nécessités de la communication, et les conditions sociales de leur époque. A une époque où le latin, qui n'était certes plus la langue maternelle, remplissait néanmoins toutes les fonctions dans le domaine de l'écrit (voire presque toutes les fonctions dans la communication de caractère formel), on disposait d'un grand nombre d'entités linguistiques qui assuraient les fonctions de la communication de proximité, et toutes jouissaient à l'origine – avant la formation de centres de rayonnement supralocaux / suprarégionaux – du même prestige et de la même portée fonctionnelle. Si, du point de vue fonctionnel on les considère comme indépendantes du latin, on peut alors leur donner le nom de <langues>; ceci nous amène à un très grand nombre, difficile à déterminer exactement, de langues romanes, dotées chacune d'une diffusion géographique assez restreinte. Avec la naissance de «langues-toits» néolatines (naissance conditionnée également par des faits politiques et socio-économiques), ces variétés pratiquées sur un petit territoire ont été reléguées au rang de dialectes (primaires) et apparaissent désormais dans la conscience de leurs locuteurs comme des déformations de la variété de prestige et comme des entités restreintes dans leur portée fonctionnelle; par conséquent, le nombre des langues romanes diminue. Toutefois, étant donné que même une notion comme celle de <portée fonctionnelle> constitue un continuum, on ne pourra jamais donner de réponse convaincante à la question de savoir combien de langues romanes existaient à une période donnée (ou bien, à combien s'élève le nombre des langues romanes aujourd'hui). Dans une description diachronique allant de 800 ap. J.-C. à nos jours la question du nombre des langues romanes devient insoluble. La conception qui nous semble correspondre mieux aux faits sera donc celle d'un grand nombre indéterminé de variétés de langues qui du point de vue géographique et fonctionnel ne sont pas nettement séparées les unes des autres mais se chevauchent; elles peuvent connaître, en diachronie, un accroissement ou une réduction de leurs fonctions. Ainsi, le picard au XIII^e siècle ou le vénitien au XIV^e siècle bénéficiaient-ils d'une portée fonctionnelle bien supérieure à celle d'aujourd'hui; en revanche, le catalan d'aujourd'hui par exemple connaît – en raison d'un aménagement linguistique systématique – un accroissement fonctionnel.

Théoriquement on pourrait donc résoudre le problème en renonçant aux étiquettes de <langue> et <dialecte>. Les éditeurs de l'«Histoire des langues romanes» ont dû toutefois prendre des décisions d'ordre pratique lors de la délimitation des articles. Il est utile dans de nombreux cas de recourir à des unités plus vastes: Romania du Sud-Est (roumain et dalmate dans leurs différentes formes), Italo-romania (péninsule italienne, Istrie, Sicile, Corse), à laquelle on pourra rattacher dans une certaine mesure la Sardaigne et la région des Alpes (du Frioul aux Grisons), Galloromania (langues d'oïl et d'oc, domaine francoprovençal, Piémont, mais non tout le Nord de l'Italie, contrairement à von Wartburg), Ibéroromania (péninsule ibérique et Iles Canaries), espace dans lequel on pourra inclure aussi le domaine catalan, en prenant en considération à chaque fois, l'espace linguistique extra-européen. Cependant, lorsque le nom d'une langue nationale et/ou d'une langue de culture apparaît dans le titre des articles, il convient – selon le thème – de tenir compte des réflexions faites ci-dessus à propos du continuum variationnel. L'un des objectifs de ce manuel est justement de dépasser l'importante focalisation – typique pour la Romania – sur l'histoire des langues nationales. Mais l'histoire des langues ne doit pas avoir pour seul objet l'étude des évolutions et des tendances qui ont abouti à la constitution d'une norme linguistique nationale. Il est également intéressant de se pencher sur la question de savoir pourquoi, parmi les nombreuses possibilités existant au sein d'un diasystème, certaines restent périphériques ou sont abandonnées au cours de l'histoire. Une telle conception de la recherche sur l'histoire des langues permet de décrire de façon adéquate les variétés actuelles et leur rapport à un standard forgé par la norme.

Un peu à l'instar du «Manuel d'Histoire de la langue allemande et de son étude» paru dans cette série, l'«Histoire des langues romanes» s'est fixé comme objectif, d'une part de décrire le caractère systématique de l'écriture et de la parole dans la Romania, d'autre part d'observer le rapport de dépendance entre une telle activité humaine et les normes spatiales, sociales et situationnelles – elles-mêmes soumises à une évolution dans le temps – ainsi que les déterminants historiques, culturels et littéraires, facteurs qui n'ont pas toujours produit les mêmes effets dans les différentes parties de la Romania. Ce faisant, il convient de partir toujours d'une vue d'ensemble critique sur les résultats atteints jusqu'ici par la recherche sur l'histoire des langues. En outre, l'objectif consiste à attirer l'attention sur de nouvelles perspectives ainsi que sur des desiderata relatifs au contenu et à la méthode. Ceci devrait apporter une contribution à une théorie des principes et à une méthodologie de la recherche sur l'histoire des langues conformes aux exigences actuelles.

Le manuel «Histoire des langues romanes» ne s'adresse donc pas seulement aux <romanistes> (linguistes, philologues, historiens de la littérature et des civilisations). Il s'adresse également à tous ceux qui, dans l'enseignement et dans la recherche voient la langue (et son évolution) non seulement dans son caractère systématique, mais aussi dans ses interpénétrations socioculturelles.